

J O H A N R A V A Z

La planète se réchauffe? Et alors!?

Comprendre les mécanismes du dérèglement climatique
(et de l'Anthropocène) en 12 questions



Johan Ravaz

La planète se réchauffe ? Et alors !?

Comprendre les mécanismes du dérèglement climatique (et de l'Anthropocène) en 12 questions

© Johan Ravaz, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8141-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Note de l'auteur

Un lien entre la consommation d'abats et le dérèglement climatique ?

Pendant la Seconde Guerre Mondiale le gouvernement des États-Unis, craignant une pénurie de viande, souhaitait réserver les morceaux de premier choix aux soldats et favoriser la consommation d'abats dans les familles. D'intenses et coûteuses campagnes de communication furent lancées afin de sensibiliser les ménagères à la rareté de cette denrée alimentaire à l'époque, tout en participant à l'effort de guerre, alors même que les bienfaits nutritionnels des abats étaient reconnus scientifiquement.

Malgré une opinion favorable des citoyens aucun changement notable ne fût observé dans les habitudes culinaires. Une équipe fût dépêchée par le gouvernement pour comprendre les raisons de cet échec. Sous l'impulsion du psychologue Kurt Lewin, spécialisé dans la psychologie sociale et comportementale, plusieurs groupes furent créés, représentatifs des ménagères américaines, qui constituaient la cible de la campagne de communication.

La moitié de ces groupes assiste alors à une longue conférence montrant les avantages nutritionnels des abats, les recettes possibles ainsi que l'intérêt pour le pays de proposer à ses soldats les meilleurs morceaux de viande. À la fin de l'exposé une large majorité est convaincue par les propos des scientifiques.

Résultat : 3 % des ménagères seulement consommèrent des abats la semaine suivant la conférence.

L'autre moitié des groupes écoute une brève présentation expliquant les bienfaits et la nécessité de consommer des abats. S'ensuit un **temps de partage** entre les participantes, permettant d'exprimer ses doutes, ses réticences, ses freins ou même son désaccord. Puis un **troisième moment d'échange** est proposé, au cours duquel les groupes tentent de surmonter les difficultés, de

trouver des solutions ensemble afin de favoriser le changement des habitudes. Ces phases de débats ont parfois été agitées et aucun consensus n'est obtenu.

Résultat : la semaine suivante, **32 % des ménagères** préparèrent des abats.

Le premier format, qui correspond à une **écoute passive**, sans échanges et sans engagement, est **beaucoup moins efficace** que la deuxième méthode, basée sur la **discussion interactive et la dynamique de groupe (un groupe n'est pas qu'une somme d'individus mais un** « ensemble de forces en interaction et en opposition » (K. Lewin) dans lequel les membres s'influencent, se contredisent, débattent, afin de faire émerger des opinions, des idées, parfois très marquées).

Quels enseignements tirer de cette expérience ? Le dérèglement climatique est souvent présenté de manière ascendante (reportage, affiches, publicité, conférences, etc.). La majorité des personnes comprend l'urgence et l'importance de mettre en place des actions. Mais une fois le message passé l'immense partie d'entre nous reprend tranquillement sa vie avec ses problèmes quotidiens, alors que ceux qui ont envie de s'engager immédiatement se retrouvent seuls.

Ensemble nous allons donc retenter l'aventure des « Ménagères de Lewin ». Nous allons recréer des dynamiques de groupe assez puissantes pour qu'un important mouvement émerge. La planète, nos enfants, ont besoin de vous.

Dans cette optique, la première étape est de vous informer sur le dérèglement climatique. Le livre que vous avez entre les mains constitue une base suffisante mais non exhaustive. Votre rôle, si vous l'acceptez, sera ensuite d'échanger avec d'autres personnes de votre entourage pour partager vos opinions, vos doutes ou les freins au changement. Contrairement aux idées reçues, le sujet peut être abordé facilement, car toutes nos habitudes impactent d'une certaine manière notre environnement (alimentation, transports, loisirs, achats de vêtements, la consommation de carburant d'un vol touristique dans l'espace, le rôle de l'intelligence artificielle, le calcul de son empreinte carbone, etc.). Des

désaccords profonds peuvent émerger et il est vain de chercher à convaincre tout le monde. C'est impossible.

Il faudra conserver ensuite l'élan et l'énergie déployée par les personnes motivées à changer afin de se soutenir, s'entraider et faire émerger des solutions. Un simple groupe de discussion peut avoir un pouvoir immense.

Voici l'humble ambition de cet ouvrage et de sa suite, en cours d'écriture, qui accompagnera les deuxièmes et troisièmes étapes. Et espérons que ce soit avec le maximum d'entre vous. Comme votre temps est précieux, j'ai sélectionné à votre intention les passages les plus importants en caractère gras. Ensuite à vous de jouer.

Bonne lecture !

Introduction :

Quel est le point commun entre le changement climatique et les toilettes du Mc Do ? Tout le monde devrait faire un effort mais personne (ou presque) ne le fait. Pourquoi s'abaisser à effectuer une tâche ingrate, perdre son temps à faire attention ou à nettoyer quand nous ne sommes pas sûrs que tout le monde va agir de la même manière ? En d'autres termes, il y a un **intérêt collectif à la lutte contre le dérèglement climatique** (et au respect des toilettes communes !), **mais cet objectif nécessite un effort individuel, qui sera pénalisant si l'on est le seul à le faire.** Au point que le comportement déviant, contraire au bien-être général, devient la norme. Ainsi les lieux publics sont souvent sales. Plus spécialement ceux où l'incivilité peut être cachée des autres et où l'absence de responsabilité peut être facilement invoquée. Les toilettes du Mc Do sont sales car on pense que les autres ne feront pas d'efforts ; puisque ce n'est pas notre travail (on ne se sent pas responsable individuellement) ; et si quelqu'un nous juge après notre passage il est facile de rejeter la faute sur un autre.

De même les exemples sont légions où les incivilités augmentent à mesure que le sentiment d'impunité grandit. Un coin de trottoir mal éclairé, les rues après un rassemblement, les métros, les aires d'autoroute, les lieux touristiques, les plages, les forêts, la mer... Et finalement le monde entier... Il y a pourtant des personnes dont le métier est de nettoyer et certaines bonnes âmes respectueuses. Largement insuffisant, pour contrer le flot continu de saletés laissé par chacun. Pourtant, des lieux de passage peuvent aussi être d'une grande propreté. Les salles d'attentes, les musées, les hôpitaux, les rues de Singapour, certains parcs naturels... Ils ont la particularité d'être soumis à des règles strictes, un contrôle social fort, de possibles amendes, etc. Dans le cas de l'hôpital l'individu civilisé voit aussi un intérêt direct à respecter les normes de propreté et d'hygiène puisque les bactéries pourraient menacer sa santé ou celle de ses proches.

Malgré l'immensité de notre planète et l'inimaginable quantité d'air, d'eau et de terre qu'elle contient, nous avons réussi à laisser notre empreinte sur presque chaque centimètre qui la compose, en surface, en profondeur et dans l'atmosphère. **L'impact de l'activité humaine dépasse largement le seul (et déjà inquiétant) dérèglement climatique et concerne l'ensemble de la Terre.**

L'archipel des Galápagos, réserve marine, territoire isolé et très préservé présente par exemple une contamination aux plastiques, aux tissus, aux métaux, aux verres ou aux masques anti-covid, retrouvés jusque dans les excréments des tortues.¹ Alors qu'ils sont parmi les endroits les plus isolés de la planète, L'Antarctique, l'Himalaya et même la fosse des Mariannes sont désormais contaminés à minima par les micro-plastiques. Même la composition chimique de l'air que nous respirons est bouleversée. Notre société, notre système économique et donc nous tous, sommes responsables de ces évolutions. Parfois directement, souvent indirectement. De manière consciente ou inconsciente. Car nous sommes mal informés ou du fait que nous ne connaissons pas le réel impact de nos activités. Parce que notre mode de développement a toujours été construit et pensé pour accroître notre consommation, au sein d'un monde que l'on pense infini, sans prendre en compte, dès le départ, l'impact réel de ce système sur notre environnement et les ressources disponibles.

Ce dilemme a été brillamment résumé en 2012 par l'économiste Nicolas Stern : « **Le changement climatique est la plus grande défaillance de marché que le monde ait jamais connu** ». Anobli par la reine d'Angleterre pour ses travaux, il pointait du doigt l'erreur majeure de nos sociétés de ne pas tenir compte de l'environnement dans notre système économique. L'utilisation de l'expression défaillance de marché pour parler du changement climatique paraîtra obscure à tous ceux qui ne sont pas familiers avec l'économie. C'est-à-dire la majorité d'entre nous. Pourtant **faire de l'économie consiste avant tout à réfléchir à la meilleure manière de produire nos moyens de subsistance et de les répartir entre les individus de façon à assurer notre survie dans un environnement changeant, aux ressources limitées**. Notre système économique et l'ensemble de ses acteurs ont donc un impact direct et largement supérieur aux capacités actuelles de l'ensemble de la planète. S'informer sur le dérèglement climatique est une porte d'entrée vers une prise de conscience plus large des effets de notre mode de développement sur l'environnement global, dont le système économique est le moteur.

Par ailleurs, au sens premier l'économie, vient du grec οἰκονομία / *oikonomía* et désigne étymologiquement « l'administration de la maison » (de οἰκία / *oikía*, « maison », et νόμος / *nómos*, « loi »). Nous faisons donc tous de l'économie sans nous en rendre compte étant donné que nous essayons de gérer notre budget de façon à assurer la subsistance de notre famille. On cherche alors à accroître nos revenus pour satisfaire plus de besoins. Ou bien à utiliser notre argent de

façon plus intelligente (recherche de promotions et meilleure répartition des dépenses entre les membres de la famille). Ou encore restreindre nos besoins les moins utiles si les moyens sont limités. Ou même opter pour les trois options en même temps pour être plus efficace. Par un exemple simple, nous comprenons mieux les défis de notre société de consommation.

Augmenter notre richesse à n'en plus finir ne sera pas efficace si nos besoins augmentent encore plus vite ou si certaines personnes utilisent la majeure partie de cette richesse. Cela créerait une tension et une injustice au sein de la famille au même titre que dans la société. Dans une famille comme dans le monde du travail des individus créent plus de richesse pourrait-on penser. Mais que serait une personne qui gagne beaucoup d'argent sans l'aide de son/sa conjoint·e ? Les activités qui ne créent pas de richesse mais qui aident la famille ou la société ne devraient-elles pas être prises en compte ? Ne mériteraient-elles pas aussi une récompense ? Les contributions de chacun sont-elles considérées à leur juste valeur dans notre système ? Une personne fortunée est-elle nécessairement plus heureuse ? La richesse financière est-elle une fin en soi ? Comment assurer l'avenir de nos enfants ?

Faire de l'économie conduit aussi à se poser ces questions, à la croisée de différentes disciplines comme la sociologie, la psychologie ou la philosophie. Ce qui en fait une matière de réflexion à part dans le classement des sciences couramment utilisé. Avec, dans l'ordre : les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie puis les sciences sociales. Cette classification d'Auguste Comte se fonde sur les degrés de complexité croissante des objets étudiés. Les mathématiques, l'astronomie et la physique étudient des objets inanimés. La chimie et la biologie examinent des sujets vivants, complexes et changeants. **Et la science sociale, dont fait partie l'économie, doit intégrer les acquis des autres sciences et s'intéresser à l'objet le plus complexe qui soit : la société humaine au sein de son environnement.**

En mathématiques, astronomie et physique le recours aux expériences, aux équations et aux théorèmes permettent de démontrer des « vérités scientifiques » universelles, qui ne changent jamais (sauf découverte majeure). Mais plus on avance en complexité et plus les expériences, les théories et les équations doivent être complétés par d'autres disciplines comme l'histoire, la sociologie, la psychologie, le naturalisme, l'anthropologie, la paléontologie, etc. afin d'être les plus précises possible dans leurs résultats. En effet, les modèles mathématiques

ne suffisent pas à déterminer les comportements d'une société ou à élaborer des théories économiques. Ainsi, la « science » économique, de par son extrême complexité, échappe souvent aux économistes eux-mêmes. Il existe aussi une telle variété dans les points de vue entre les spécialistes, sur un même événement, que l'on se sent aisément perdu. La crise des subprimes de 2007 ou la période de forte inflation mondiale de 2022 et 2023 ne sera pas expliquée de la même manière si l'on lit les analyses d'économistes néoclassiques, néo-keynésiens, monétaristes, marxistes, institutionnalistes... Chacune offrant un éclairage nouveau sur la situation.

Dès lors nous comprenons mieux pourquoi les systèmes économiques sont si différents selon les pays, parfois avec une performance égale. La France, la Suède, l'Irlande, les États-Unis, la Corée du Sud, Singapour ou les Émirats arabes unis sont par exemple tous situés dans les 30 premières places au classement mondial de l'IDH². Ces divergences sont le résultat de l'histoire, du système politique, des valeurs, des normes, des interactions sociales et des idées développées dans chaque société. Nous réalisons pourquoi il y a tant de débats entre les spécialistes sur les décisions économiques à prendre. Nous saisissons la difficulté à prévoir et d'anticiper les crises. D'autant plus depuis que le phénomène de mondialisation est apparu, complexifiant encore davantage le système et augmentant l'interdépendance des économies nationales. Il semble même que notre monde soit devenu plus instable, condamné à des crises plus violentes, plus rapprochées et parfois avec les mêmes causes que celles passées. Les économistes et les décideurs politiques qu'ils conseillent peuvent alors être rapidement considérés comme incompetents de par leur incapacité à stabiliser notre système, comprenant toujours les événements passés et analysant les crises une fois qu'elles ont lieu. Plusieurs explications émergent de ce constat.

D'une part, nous percevons le monde avec « un biais de négativité ». On est davantage marqué par les événements négatifs, comme les mauvaises expériences, les critiques, les disputes, les crises économiques ou la guerre. Au contraire les bonnes nouvelles, les événements positifs du quotidien, les gains ou réductions obtenus, les périodes de paix sont plus vite oubliés et semblent avoir moins de poids dans notre esprit. Ce biais est normal, directement hérité de notre évolution et notre instinct de survie. Il est dicté par notre cerveau, organe programmé pour sa survie et pour l'économie des ressources ce qui a des conséquences sur notre paresse et notre développement.